Bourreaux !

[[Article paru d'abord dans le Signal, et quelque peu modifié avec l'autorisation de l'auteur (N.D.L.R.)]]

C'est à Poitiers, rue de la Visitation. Dans cette rue, l'une en face de l'autre, deux maisons, hautes et blanches de façade. Elles ont ce je ne sais quoi de familial et de vertueux qu'on ne trouve guère plus que dans les rues étroites et silencieuses de nos petites et vieilles villes de province.

Dans l'une il habite, lui. Lui, c'est un personnage. Il fut autrefois sous-préfet. Il pourrait être beaucoup plus aujourd'hui, s'il avait voulu. Mais il a démissionné pour venir vivre tranquillement entre sa femme, car il est marié, et sa fille, car il est père. Il est riche et, naturellement, fort considéré. Il a de très nombreuses et brillantes relations. Très souvent, la maison s'ouvre, car il reçoit beaucoup. On est, chez lui, presque toujours en fête, et chez lui accourt tout ce que l'aristocratie du lieu a de mieux nommé et de plus huppé. Il est très pieux aussi, appartient aux comités d'une foule d'œuvres charitables et religieuses ; il a son banc à l'église, assiste régulièrement aux offices. Bref, c'est ce que l'ordre moral, le bien nommé, a de meilleur dans l'endroit.

Dans la maison d'en face, vit sa mère. Elle est vieille, elle est veuve. Je n'aime pas beaucoup, pour dire le vrai, sa physionomie fermée, inquiète, falote et légèrement chafouine. À tout prendre, cependant, et à première

vue, ce n'est pas physionomie de méchante. Jusqu'à ces derniers jours, elle n'avait, pour son service, qu'une vieille domestique, à peu près de son âge, qui vient de mourir. Sans doute, on était fort satisfait de ses soins, puisqu'on s'est entremis, mère et fils, il y a cinq ans, si j'ai bonne mémoire, pour lui faire obtenir, en récompense, de ses services fidèles et désintéressés, une médaille de la Société d'Encouragement au bien.

La dame est fort riche ; elle a terres et châteaux ; elle est de noble origine, confite en dévotions, pas mal avare et vit presque en recluse. Elle est comme enveloppée de mystère. En ville, on a pour elle et pour ce mystère, respect grand et touchante sympathie. Cela tient, sans doute, à sa situation de fortune, à son âge, à la dignité aussi avec laquelle elle a porté sou deuil de veuve ; or, je l'ai dit, il y a longtemps, très longtemps qu'elle a perdu son mari, doyen de la Faculté des lettres, qui lui a laissé le soin et la charge d'élever deux enfants en bas âge, lui, dont j'ai déjà parlé, et puis... elle.

Lui, c'est le fils pieux et fidèle. La maison de la vieille dame ne s'ouvre presque que pour lui ; mais, pour lui, elle s'ouvre tous les jours ou à peu près. *Elle*..., elle est malade, malade depuis vingt-cinq ans. Très rares sont ceux qui se souviennent encore d'elle. Plus rares sont ceux qui en parlent. La maladie est étrange, mystérieuse. Elle est de celles qui, que, dont... ; vous comprenez ! Chut ! Il n'en faut parler que très bas, avec beaucoup de réserve et la plus ardente discrétion, et même du tout point, car ce sera bien mieux encore. Cette maladie, voyez-vous, c'est le malheur de la famille qui ne s'en console pas. Pensez donc ! Des

gens si bien ! Méritaient-ils bien cela ? Mais que voulez-vous ? C'est la vies. En tout cas, c'est beau de voir semblable épreuve supportée avec si belle patience, si grand courage, parfaite soumission, si rare vaillance. Vraiment, c'est en édification à toute la partie pieuse de la population et même à celle qui ne l'est point ! Car rien de plus noble, n'est-ce pas, et de plus respectable que cette fierté un peu sauvage qui cache la plaie toujours à vif et saignante de l'inguérissable douleur.

Tout à coup, scandale inouï, stupéfiant ! La maison mystérieuse, mystérieusement close, c'est une prison ; dans la prison, une geôle longue de quatre mètres, large de trois. Pas d'air, pas de lumière ; l'unique fenêtre est étroitement calfeutrée. Sur le sol, un grabat sordide. Des ordures partout, épluchures, immondices, des choses qu'on ne peut dire. Sur le grabat, une forme humaine, un monstre. C'est la malade : elle est nue ; pour se cacher, elle n'a qu'un lambeau de couverture. Elle est couverte d'ordures, de vermine, de vers grouillants. Elle a cinquante-deux ans. Il y en a vingt-cinq qu'elle vit là, emmurée vivante par sa mère, par son frère, squelette épouvantable ! Les yeux vagues et perdus voient encore, mais ne regardent plus ; la langue s'est désaccoutumée de la parole ; et dans son cerveau inerte des images passent tout à coup, qui ne répondent plus à rien, d'humains qui ont fait irruption dans son enfer, sans qu'elle puisse se douter seulement que ce sont des sauveurs.

Et il y a vingt-cinq ans qu'elle les attendait, ces sauveurs ! Ah !

qui nous dira jamais les tortures de ces vingt-cinq ans ? Qui nous dira la froide cruauté des tortionnaires qui ont inventé et prolongé ce martyre ? C'est à peine si l'on ose imaginer quoi que ce soit, tant, dès qu'on essaie, on sent sa raison emportée comme par un vertige de folie. Vingt-cinq ans ! vingt-cinq ans de faim, de soif, de saleté impossible à décrire ; vingt-cinq ans de solitude, de larmes, de désespoir ! Vingt-cinq de supplications vaines et d'inutiles prières. Car elle a dû prier, n'est-ce pas ? et supplier, se traîner à deux genoux, les mains tendues, le visage inondé de larmes, quand ils venaient eux, la mère et le frère ; elle a dû demander pourquoi, elle a dû... Oh ! ces scènes qu'on soupçonne, qu'on entrevoit, qu'on devine, cette férocité glaciale qui repoussait toujours ; et puis, quand la porte s'était refermée, ces rages de désespérance, ces blasphèmes, ces exécrations, cette mort lente d'une vivante dans sa tombe.

Saurons-nous jamais ? Peut-être ; car, grâce aux soins qui lui sont prodigués, la pauvre demoiselle revient à la raison avec des étonnements, des extases infinies des moindres choses : une fleur, du linge blanc, un mot affectueux ; peut-être encore parce que, paraît-il, elle avait couvert les murs de sa tombe d'inscriptions où elle exhalait ses plaintes si désolées. Et eux, le frère et la mère, que nous ont-ils dit pour expliquer, pour excuser ? Qu'elle était folle ? C'est à voir ; mais, en vérité, où serait l'excuse ? N'aurait-il pas fallu la soigner d'autant mieux qu'elle ne pouvait plus le faire elle-même ? Et vraiment, qu'est-ce donc que ce monstre à face humaine qui, lorsqu'on lui demande s'il ne voyait rien quand il allait voir sa sœur, vous répond : « Vous savez bien que je suis myope ! » et qui lorsqu'on reprend : « Mais alors vous deviez sentir »,

riposte avec un redoublement de cynisme « Vous savez bien que je n'ai plus de nez » !

Si j'ai raconté cette épouvantable histoire, ce n'est pas pour le plaisir. Du plaisir, je n'en ai éprouvé aucun, mais de l'horreur, du dégoût, de la souffrance, de la peur aussi, et beaucoup. De la peur, non point à la pensée qu'un jour ou l'autre, il pourrait m'en arriver autant ; mais de la peur à la pensée qu'un jour ou l'autre, j'en pourrais faire autant, par suite de je ne sais quelle aberration. Car enfin voilà une mère, un frère comme les autres, en apparence. Ils sont de bonne réputation : ils sont riches, ils sont pieux, ils sont... Et puis... ?

Aussi, ce que je voudrais savoir, grand Dieu ! c'est comment une de tes créatures peut descendre si bas ; c'est ce qu'il y a donc en nous de mal, d'avilissement, pour qu'un homme, une femme, un frère, une mère, en puissent venir là. Je voudrais le savoir pour moi-même pour apprendre à me garder de toute chose de ce genre : je voudrais le savoir pour les autres pour leur apprendre à se garder eux aussi.

Sans doute, il y au bagne des assassins moins coupables que les misérables de la rue de la Visitation. Mais une pensée me poursuit que je ne puis écarter, une pensée de l'apôtre Jean : « Quiconque hait son frère, a-t-il écrit quelque part, est un meurtrier ». Et des meurtriers comme cela, ô mon Dieu! qu'il doit y en avoir !

Jean Roth